

# Le libertaire

## hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

### ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an..... 6 fr. )  
Six mois..... 3 fr. )  
Trois mois..... 1 fr. 50

### ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, Rue d'Orsel, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne  
La Rédaction à **SILVAIRE**  
L'Administration à **Pierre MARTIN**

### ABONNEMENTS POUR L'ÉTRANGER

Un an..... 8 fr. )  
Six mois..... 4 fr. )  
Trois mois..... 2 fr. )

## Ni pour Marianne, ni pour Victor

La manifestation contre les lois scélérates a prouvé, mieux que des paroles, de beaux discours ou des articles de journaux, que le peuple ne se désintéressait pas de ses militants.

En voulant gouverner, le fameux gouvernement d'hier a été trop loin, à dépassé le but qu'il voulait atteindre, il a commis une gaffe monumentale, irréparable. Nous qui ne sommes point des républicains impénitents, qui n'ambitionnons pas de gouverner un jour, d'être des dictateurs et à qui, à l'encontre de certains soi-disant révolutionnaires, le rôle d'un César répugne, nous ne pouvons que nous réjouir de l'inconscience de nos dirigeants. En renouvelant le coup de Dupuy, en voulant appliquer à des travailleurs les lois de 93-94, les républicains ont tué leur république.

Les suiveurs, foule moutonnaire, des sans-patrie pour qui la France est la meilleure des patries, pleureront sans doute sur le décès de Marianne III. Les travailleurs qui, eux, connaissent, mieux que par oui dire, toutes les bontés dont la République les a abreuvés depuis 40 ans, la verront partir sans regret ; et quand, au jour prochain, les radicaux verront le pouvoir leur échapper, leurs sinécures s'évanouir, toutes leurs ambitions, leurs espoirs de lucre, d'arrivisme, d'autoritarisme crever comme des bulles de savon, alors ils pourront faire appel au prolétariat, faire risette à cette classe productrice qu'ils bafouent, emprisonnent et fusillent sans pitié. La classe ouvrière, se rappelant alors tout ce qu'elle a souffert, se refusera à défendre la République, leur république du Panama, du Tonkin, du Dahomey, de Madagascar, de Fournies, Draveil, etc., etc. République de requins, d'emprisonneurs, de policiers et de mouchards, que sais-je encore !

Libertés acquises ? Vaste blague !  
Lois sociales ? Fumisterie !  
Retraites ouvrières ? Mensonges !

Ah ! alors toute la racaille à laquelle se seront alliés les républicains impénitents, les socialistes ambitieux, couvant de leurs yeux convoiteux les portefeuilles ministériels, tous les autoritaires insurrectionnels briguant le pouvoir, tous les éléments formant le futur parti révolutionnaire, qui rêvent d'un nouveau blaquisme, tous ces éléments hétérogènes pourront évoquer le spectre de Banco-Napoléon. Nous nous en moquerons.

Nous, anarchistes, défendre la République des lois scélérates et des scélérats qui les appliquent, de Biribi, des conseils de guerre, des expéditions coloniales, défendre l'emploi de la force armée dans les grèves, les lois appliquées avec la plus grande férocité contre les militants, obscurs ou renommés, défendre la République du frère flic qui assume des femmes enceintes, des jeunes filles de 15 ans, des enfants et des vieillards. Nous, qui combattons l'autorité, défendre l'autorité. Non, mais alors pour qui nous prendrait-on ?

Que vienne le fameux coup d'Etat prédit, peu nous importe. Mais qu'on le sache bien, ce jour-là, nous ne serons pas

seulement contre Marianne la prostituée, mais aussi contre le prétendant au pouvoir.

Si nous voyons avec joie la république des Caillaux, de l'innombrable séquelle de bandits qui, depuis 40 ans, se vautre crapuleusement dans l'orgie aux dépens du peuple toujours berné, si nous voyons, dis-je, avec joie Marianne III, la putain, saoule des caresses de la finance jetée à la voirie avec tout son cortège de privilégiés, de profiteurs, ce ne sera pas pour la remplacer par un marlou.

Nous sommes pour la liberté, mort au principe d'autorité !

Ni pour Marianne, qui a trahi tous les généreux espoirs, MAIS PAS DAVANTAGE POUR VICTOR OU GAMBELLE.

Serrons les rangs, camarades, pour le triomphe du communisme anarchiste

José Landès.

COMITÉ DELANNOY  
11, rue de l'Orient  
Paris, (XVIII<sup>e</sup>)

TOMBOLA  
2<sup>e</sup> liste.

Le Comité a reçu, fin décembre, les œuvres et lots de MM. Abramovitz, Henri André, Mmes Elisabeth Branly, Ch. Baillet, Bagnole, René Berger, Francis Boulangé, S. de Callan, Carligie, Carlo, Clémence Frères, Cooper, Jane Desprez, Deherain, Dethomas, Henri Delouche, Edouard Deverin, Dollan, Rob Duhamel, MM. Fabre, Abel Faivre, Forain, Florane, Ricardo Florès, Galanis, Gillet, Grandjean, Grass-Mick, Georges Grellet, Jean Grave, Gravelle, Gris, Jules Guerin, Jean Guet, Heidebrink, Heinrich, Hermann Paul, Haegy, Marthe Jacob, Léon Kern, Léandre, Lespinasse, Lemordant, Jean Lively, Lochar, Lortae, Mahut, Louis Mallesb, M. Marqué, Morris Louis Morin, Nollat, O ! Galop, A. de Parys, Poilvin, Poulbot, Pozzi, Puchmagre, Ruelier, Renaudot, Z. Raymond, Lucien Robert, Emile Roustan, René Champion, Salaun, Sandoz, Lucien Starck, Steinen, Strix Jehan Testevuide, Abel Truchet, Tuball, Valvère, Jacques Villon, Kowrad, Wagner, Willette.

Nous rappelons que les lots et les demandes de billets doivent être adressés, d'urgence, à notre trésorier, M. Poulbot, 11, rue de l'Orient, Paris 18<sup>e</sup>.

G. Ratieter,  
Secrétaire.

## FRÈRE FLIC!!!

De tous les larbins que la société capitaliste paie pour pouvoir à la défense des ignobles institutions dont elle est composée, de tous ses valets, un des plus vilains et des plus méprisables et sans contredit : le flic.

Et je dis tous les genres de flics, depuis la vache stupide et brutale en passant par l'innombrable bourgeoisie des mœurs pour arriver à notre moderne génisse réformatrice ou le bon gardien de la paix louangé, presque, par le général.

Qui donc les force à exercer ce métier. Personne ; ils l'ont accepté librement.

Prolos d'hier, physiquement bien bâtis, ils pourraient employer leur force à accomplir tout autre travail, mais, paresseux, ils préfèrent au labeur pénible du chantier ou de l'usine, la promenade monotone et inutile, les verres des bistros et l'argent des pauvres parias de l'amour.

Généralement lâches quand ils sont seuls, ils deviennent subitement féroces dès qu'ils sont rassemblés et surtout quand ils ont affaire à des femmes ou à des manifestants désarmés.

Si l'on peut à la rigueur trouver des excuses pour le soldat que la loi bourgeoise oblige à accomplir son service, il ne peut en être de même pour le flic. D'aucuns m'objecteront qu'il est lui aussi conséquence et victime du régime actuel, au même titre que la prostituée et son souteneur, l'apache, etc. Non, ceux-ci ont souvent l'excuse d'accomplir leurs actes parce que contraints

par la faim, ils sont des victimes, le flic est un bourreau.

Un anarchiste ne peut avoir de sympathie pour aucun de ces individus et quand j'entends prononcer les mots de « Frère flic », je dis que ces paroles ne peuvent sortir que de la bouche d'un intrigant ou d'un politicien qui aura besoin d'argousins pour soutenir le système autoritaire qu'il rêve d'établir sur les ruines de la société actuelle.

Ennemi de l'autorité sous toutes ses formes, « anarchiste », ma réprobation va non seulement au flic mais à tous ses défenseurs, fussent-ils soi-disant socialistes ou révolutionnaires.

Pierre Mualdès.

## CARNET D'UN RÉVOLTE

Salimbanques.

Premier tableau

Une grande baraque se dresse en face du pont de la Concorde. Sur l'estrade, plusieurs individus s'agitent. Au bas des marches, la foule stationne. Un gros homme, Armand Roupillon, se promène sur le treteau, plusieurs gants à la main.

Armand. — Allons, messieurs, à qui le gant ? On forme un Cabinet !

Quelqu'un. — Moi, j'accepte.

Armand. — C'est vous, Poincaré ?

Poincaré. — Oui, c'est moi ; passez-moi les gants. (Plus haut.) Allons, qui veut un gant ?

Un homme. — Moi, j'accepte.

Poincaré. — C'est vous, Briand ?

Briand. — Oui, c'est moi ; formons le Cabinet.

Briand et Poincaré, ensemble. — Les nommés Millerand, Delcassé, Steeg, etc., sont priés de s'amener ici.

Tous, avec empressement. — Nous voilà !

Toute la bande quitte l'estrade et pénètre dans la baraque.

Deuxième tableau

Dans l'intérieur de la baraque. Poincaré. — Vous faites partie du Cabinet ; que décidons-nous ?

A. Briand. — Il faut un gouvernement fort !

L. Bourgeois. — Un gouvernement à poigne ; il faudrait retourner un peu sur l'estrade pour expliquer comment nous allons nous foutre du peuple !

Poincaré et Briand se dirigent vers la sortie.

Troisième tableau

La baraque et la foule. Poincaré à la foule. — Nous voulons un peuple libre dans une France grande.

La foule. — Bravo !

Briand. — Nous voulons faire votre bonheur !

La foule. — Bravo ! Bravo !

Une voix. — Tas de farceurs ! Salauds !

La foule. — Hou hou ! Sortez-le !

Briand. — C'est un agent provocateur !

La foule. — Hou hou !

L'Anarchiste. — Peuple, réveille-toi, on te berne !

La foule. — A l'eau ! Hou hou, l'anarchiste !

L'Anarchiste. — Peuple, tu es lâche !

La foule veut se précipiter sur l'anarchiste ; mais, soudain, une formidable explosion se produit. La baraque saute. Les salimbanques sont tous tués. Dans la foule, de nombreux morts et blessés.

L'Anarchiste, disparaissant. — Peuple, tu l'as voulu !

Hélas ! C'était un rêve !!!

Un Oiseau rare.

C'est un oiseau qui ne vit pas en France, mais en Turquie. Le nommé Dchami Bey, député de son métier, a parcouru, il y a quelques mois, toute sa circonscription, dans le but d'étudier le système d'impositions. Il représente au Parlement turc la Tripolitaine du Sud, et eut donc à parcourir un patelin de 400 à 500 kilomètres à cheval ou à dos de chameau, par une chaleur de 40 à 50°, n'ayant à boire qu'une eau douteuse.

Il est certain qu'en France, beaucoup de députés préféreraient rester simples citoyens que de faire de ce turbin-là, ou bien pour en dégouter un, il faudrait au moins 50.000 balles de bœuf.

Ernest Duté.



Le meilleur moyen pour assurer l'existence du « Libertaire », c'est de lui faire des abonnements.

## Sauvons Rousset !

### Fédération Révolutionnaire Communiste

Jeunesse du 13<sup>e</sup>, Paris

### Au secours de Rousset !

Vendredi 19 janvier, à 8 heures et demie, salle de l'Alcazar d'Italie, 190, avenue de Choisy, meeting de protestation pour Rousset.

Orateurs inscrits :

Taugourdeau (Comité de défense sociale) ;

G. Yvelot, (C. G. T.) ;

Jacquemin, (F. R. C.) ;

P. Martin (du Libertaire) ;

E. Aubin (des L. B. M.) ;

René de Marmande (des Temps Nouveaux) ;

E. Péronnet (Bataille Syndicaliste) ;

Dalmat et Albert, S. C. du 13<sup>e</sup>.

Entrée 0 fr. 25 pour les frais.

### Comité de Défense Sociale

Section de Marseille

Dimanche 21 janvier, à 6 heures du soir, assemblée générale au siège 63, allée des Capucines. Le Comité a fait éditer des photo-cartes Rousset, il prévient les groupes et syndicaux qu'ils peuvent en faire la commande au camarade Girard, trésorier au Siège du Comité ou à la Bourse du Travail, salle 5. Prix, 3 fr. 50 le cent, y compris le port.

Section d'Alger

Dimanche 21 janvier, à 8 h. 30 du matin, salle Barthe, rue d'Isly, grand meeting en faveur de Rousset victime des conseils de guerre. M<sup>r</sup> Montès, avocat, exposera la cause de son client et démontrera son innocence.

Tous les hommes de cœur viendront affirmer leur sympathie pour l'innocent et leur haine pour Biribi et les tribunaux militaires.

### COMITÉ DE DÉFENSE SOCIALE

Section de Lyon

## De DREYFUS à ROUSSET

Il y a quelques années la dictature militaire, dans ce qu'elle a de haineux et d'injuste, se fit sentir sur la personne de Dreyfus.

Dreyfus était riche.  
Dreyfus était un bourgeois.  
Dreyfus était un galonné.

Donc, Dreyfus n'était pas des nôtres et, dans un sursaut d'indignation avec la classe bourgeoise, nous avons sauvé DREYFUS

## Aujourd'hui

La dictature militaire se fait sentir sur Rousset. Elle le torture.

Rousset est pauvre.  
Rousset est un ouvrier.  
Rousset est un simple soldat.

Et la classe ouvrière attend, au nom de la justice, le même sursaut d'indignation de la classe bourgeoise pour sauver Rousset.

## Ohé ! les hommes de cœur, tous debout pour sauver ROUSSET.

Jedi à 8 heures et demie, brasserie des Chemins de fer à Oullins, Samedi, à 8 heures et demie, salle de la Mairie à Saint-Fons, Grande réunion contre Biribi et pour la libération de Rousset.

## Nos Procès

C'est le 27 courant que passent devant les assises de la Seine notre ex-gérant Jacquemin et notre administrateur Pierre Martin. Ils ont à répondre de différents méfaits commis contre l'ordre social. Jacquemin tout d'abord est poursuivi pour un dessin, lui, maréchal ferrant, paru dans le Libertaire. Le dessin incriminé représentait des soldats pactisant avec le peuple en révolte contre la cherté des vivres. Il est poursuivi de nouveau avec Pierre Martin, pour un article de ce dernier au sujet des émeutes du Nord, provoquées par le brutal renchérissement des vivres.

L'article en question n'a rien d'extrême : la forme n'en est point violente, le fond n'en est nullement picaresque. C'est tout simplement un exposé de la situation du moment, avec une interprétation des faits qui provoquent ces événements.

Tout en reconnaissant que la mauvaise saison créée par une sécheresse persistante était une des causes de l'augmentation du prix des produits alimentaires, il n'en ressortait pas moins, après une attentive observation des phénomènes économiques, que la sclérotisme des spéculateurs y était encore pour une cause bien plus prépondérante. Les bandits de la haute spéculation ne reculeront pas d'aggraver le malaise jusqu'à en faire une calamité publique, en forçant les cours à la hausse, à seule fin d'écouler dans les grands prix les stocks accumulés et ramasser de la sorte des millions sur les privations d'objets alimentaires indispensables à l'existence.

Aussi la colère des foules affamées s'exagère-t-elle. On comprend que ces braves mères de famille se soient précipitées dans les rues, aient envahi les marchés, saisi les marchandises et menacé les marchands. Rien qu'affamées, on les a vues se jeter sur les étals, en arracher les denrées, les piler, les détruire, quand tout manquait au foyer et que la faim tenaillait les viscères. Elles empoignaient des cruches de lait et en inondaient le sol ; et les enfants étaient privés du précieux aliment et s'étiolaient de privation. Le vide au ventre et la rage au cœur, ces femmes du peuple se saisissaient des balles d'œufs et les balançaient par la chaussée ; elles attrapaient les mollettes de beurre et les souillaient dans la boue. Les bons œufs, le bon beurre auraient certainement fait de bons plats, de bonne soupe, de quoi se garnir l'estomac... « Non ! non ! il vaut mieux tout détruire puisque la hausse scandaleuse des prix et la sordide modicité de nos salaires ne nous permettent plus de nous les procurer d'une façon régulière, honnête. »

Pauvres gens ! tristes ignorants qui préférez détruire les produits du travail, tarifiés, taxés d'une façon arbitraire par les spéculateurs. Malheureuses victimes d'un désordre économique, vous vous soumettez aux privations et imposez des souffrances à votre progéniture plutôt que de porter une main hardie sur l'aliment, non pour le détruire mais pour se l'approprier et satisfaire les besoins immédiats qui se manifestent.

C'est le préjugé du respect de la propriété qui vous fait commettre toutes ces sottises contre nature. Vous ne voulez pas être des voleuses et vous préférez tout détruire dans votre colère, pour montrer que vous ne volez pas ; puisque vous n'avez

prenez des objets que vous saccagez, détruisez. A vos yeux, vous êtes des destructeurs, mais non des malhonnêtes femmes. Eh bien, si ce n'était votre ignorance, vous seriez des criminelles. Nul n'a le droit de détruire les objets indispensables à la vie, et tout être a le droit de s'approprier ce qui est nécessaire à son existence, par tous les moyens, si on y met empêchement.

Il valait mieux, certainement, se saisir de toutes les subsistances ; dire franchement : ce qu'on pouvait les payer au producteur, — car il faut bien qu'il y trouve son affaire, qu'il vive aussi, lui, le paysan, — en verser la somme à la Bourse du Travail de l'endroit, et, s'il y avait réclamation, passer outre.

Dans tous ces événements à caractère insurrectionnel franchement populaire — car on y voit peu de politiciens s'y mêler —, ce qui frappe à première vue, c'est la déviation des haines du peuple insurgé. On était arrivé à lui faire croire que tout le mal venait du producteur, petit paysan, propriétaire, métayer ou fermier. On les poussait, indistinctement, contre la chaumière du petit propriétaire pauvre ou du tenancier pressuré, au lieu de le lancer contre le château du grand seigneur ou la riche villa du banquier prêteur de capitaux aux spéculateurs sur les denrées pour leur permettre l'accaparement des produits et l'affaiblissement des populations étatiques.

C'est pour avoir exposé les idées qui précèdent, idées essentiellement humaines, que Pierre Martin est poursuivi comme ayant excité au pillage, au vol, quand il serait plus exact de dire qu'il n'a tout simplement exposé une manière de voir et préconisé des mesures de salut public, que, tôt ou tard, il faudra employer pour rétablir l'ordre économique et fixer les bases d'une justice sociale.

Nos deux collaborateurs iront très simplement devant le jury de la Seine. Ils ne feront pas de bluff, pas de battage. Ils défendront leur cause avec peut-être plus d'énergie que de talent. Ils affirmeront leurs convictions d'anarchistes, communistes révolutionnaires.

Aux fatigués de la marche en avant, à ceux dont les convictions se sont évaporées, aux révisionnistes de tactique et aux pharisiens de l'idée libertaire, nos deux collaborateurs montreront, par leur attitude, qu'il reste encore des anarchistes. Ils établiront que la cause qu'ils servent est aussi juste aujourd'hui qu'elle l'était il y a trente-cinq ans, au début de l'agitation anarchiste en France. Que, malgré les persécutions les plus féroces et les procédés de corruption les plus honteux, cette cause a suivi son cours d'évolution et sa loi de développement. Ils montreront que si les méthodes de propagande et les tactiques d'agitation se sont modifiées, le principe est resté le même ; c'est toujours l'éternelle lutte de la liberté contre l'autorité.

Ils mettront en garde contre les attentances décevantes d'une dictature insurrectionnelle. Ils montreront les dangers d'une telle conception révolutionnaire qui ne peut servir que les intérêts d'aventuriers de la politique et compromettre tout le succès d'un mouvement populaire. Gouvernement d'aujourd'hui et dictature de demain seront enveloppés du même mépris et combattus par la même haine de la part de Jacquemin et de Pierre Martin.

Aussi pouvons-nous escompter un grand succès pour les accusés...

La Rédaction.

## APPEL DE LA FÉDÉRATION OUVRIÈRE ANTIALCOOLIQUE

Siège social : Bourse du Travail, Paris  
Camarades,

Au moment où le problème de la lutte pour la vie devient de plus en plus ardu, où le prolétariat, pour réaliser l'idéal social auquel il aspire, ne doit gaspiller aucune des forces dont il dispose, quelques travailleurs, émus de la déperdition d'énergies qu'entraîne l'alcoolisme, se sont groupés pour entamer la lutte contre le fléau.

Lorsque, dans toutes les classes de la société, des hommes de bonne foi, des savants, cherchent à résoudre le problème de la régénération humaine et du bonheur universel, le prolétariat peut-il rester inactif, lui le plus touché par le terrible mal, en raison de ses mauvaises conditions d'existence ?

De tous côtés, la déchéance physique s'accroît, et cela au moment où la classe ouvrière prend de plus en plus conscience de ses droits et du grand rôle qui lui revient.

Quel effort demander à des cerveaux dont toute la force vive a été annihilée, on pourrait dire, dès le berceau ?

Certes ce problème, l'un des plus graves qui se posent devant nous, est déjà l'objet des préoccupations de bien des camarades, mais ils sont disséminés pour la plupart, et si leur action s'exerce sur ceux qui les entourent directement, elle ne rayonne pas assez loin. Notre but est d'unir toutes les bonnes volontés ; dans chaque quartier des grandes villes, dans chaque commune, nous voudrions voir bientôt se former une section de notre fédération, et notre rôle, ici à Paris, serait de coordonner tous les efforts, de mettre en rapport les uns avec les autres les différents groupements, de procurer, au besoin, des conférences aux organisations qui en auraient besoin ; enfin, d'entreprendre, dans la région parisienne, une propagande méthodique afin de déclarer à l'alcoolisme une guerre sans merci.

Aidez-nous, camarades, dites si vous voulez joindre vos efforts aux nôtres dans la grande œuvre que nous entreprenons.

Fraternellement.  
Le trésorier, Louis Bais.

Le secrétaire, Sellier.

## PROPOS D'UN PAYSAN

# Plus-value et expropriation

Je constate, père Barbassou, que la plume est toujours alerte et abondante. Mes félicitations... Toutefois, pourquoi attaquer ainsi nos camarades de G. S., pourquoi se manger le nez ? Nos ennemis éternels ne suffisent-ils pas pour cette besogne ?

Admettons qu'il y ait eu des gaffes commises. Qui n'en commet pas ? Que celui qui est sans péché leur jette la première pierre.

Je parle de gaffes et je dis que quiconque peut en commettre. Ainsi toi, je crois que tu as parlé bien à la légère de la République chinoise et, surtout, chiné mal à propos le coup de la plus-value.

Rien, en somme, ne me paraît plus socialiste que la plus-value attribuée aux terres, aux fabriques et à tout ce qui s'en suit. Sempiternel boudeur et mécontent à perpète, t'as beau regimber, il faudra tout de même que tu conviennes de la chose.

Parle encore, ami Dubrac, je t'écoute et vais probablement le répondre. Car c'était Dubrac, le commis voyageur hervéiste, qui m'attrapait de la sorte il y a une huitaine de jours, lors d'une de ces visites clairessemées qui rend à la bicoque paternelle.

Voilà le gars parti à pérorer sur la dila plus-value : il me récite d'abord du Lassalle :

« Le capital, a dit le célèbre socialiste allemand, ne se forme pas par la privation volontaire de quelques-uns : il est la conséquence des liens sociaux. »

« Je suppose le cas — c'est toujours Lassalle qui parle — où à la fondation du chemin de fer de Cologne-Minden, j'ai souscrit pour 100.000 thalers d'actions au pair. Sans me soucier davantage de ce chemin, j'ai touché pendant longtemps, pendant des années, d'abord 5, puis 8, puis 10, 12 et 13 p. 100 de cette mise de capital, un dividende vraiment énorme, et je l'ai dépensé jusqu'au dernier liard. Je vends maintenant ces actions de Cologne-Minden, qui valent, selon le cours, 175 thalers, et je gagne un nouveau capital de 75 thalers, sans avoir jamais ni accumulé ni épargné un dernier de mon revenu.

« Ce nouveau capital, conclut Lassalle, comment s'est-il formé ? Par les liens sociaux. »

J'arrête là la citation du fameux socialiste, et comme elle pourrait l'être suspecte, je vais t'en faire une autre qui, pour toi, doit faire autorité. Elle vient d'un communiste anarchiste de renom :

« Quand la loi, dit Pierre Kropotkine, établit les droits de M. Un Tel sur une maison, elle établit son droit, non pas sur une cabanne qu'il aurait bâtie lui-même, ni sur une maison qu'il aurait élevée avec le secours de quelques amis. La loi, au contraire, établit des droits sur une maison qui n'est pas le produit de son travail, d'abord parce qu'il l'a fait bâtir par d'autres, auxquels il n'a pas payé toute la valeur de leur travail et ensuite parce que cette maison représente une valeur qu'il n'a pu produire à lui seul. La loi établit ses droits sur une portion de ce qui appartient à tout le monde et à personne en particulier. »

— Permets, mon copain, interrompis-je, tu prêches un converti. Je sais pertinemment que la bicoque de ton père qui vaut bien quelques centaines de pistoles, ne vaudrait pas grand-chose au beau mitan du Sahara, elle vaut cette somme ici parce que les générations précédentes ont fait le village, défriché la terre, percé les routes et aussi grâce aux habitants actuels de la commune. Elle vaudrait encore davantage aux environs d'une grande ville. Je ne nie donc pas le principe de la plus-value ni la théorie des liens sociaux de Lassalle, ma critique portait sur autre chose.

Je te dirais d'abord qu'il en est de la plus-value comme de la participation aux bénéfices ; tu connais la réponse juste et logique faite aux protagonistes de la participation ? « Parfait ! vous êtes très gentils de reconnaître que nous avons des droits sur les bénéfices, mais si nous les avons demain, pourquoi ne les avons-nous pas aujourd'hui et pourquoi ne les avons-nous pas hier ? Il y a des arrérages sur lesquels nous demandons de suite à participer. »

Sans doute, peut-on répondre aux tenants de la plus-value, vous avez raison, le développement de l'industrie, ainsi que des moyens de communications et de transports vont donner à la terre une énorme plus-value, mais il y a longtemps que les groupements humains la donnent, cette plus-value sociale. Là aussi il y a des arrérages, là aussi il y a un compte à liquider.

Ce que j'ai reproché aux républicains chinois, ce que je reproche aux socialistes français — surtout aux insurrectionnels — c'est cette éternelle duplicité dont le pauvre peuple a été cons-

tamment la lamentable victime qui consiste à mettre la charrue avant les bœufs, à vouloir solutionner la question politique d'abord et à remettre à un vague lendemain la solution de la question économique.

Dans le programme des républicains chinois, il est question d'une dictature pour commencer, d'un régime parlementaire ensuite et plus tard — on ne sait quand — de l'Etat socialiste.

Eternel recommencement de non moins éternelles erreurs. Delaisi, dans son étude si documentée de la G. S., nous a montré les éléments disparates qui ont coopéré au succès de la Révolution chinoise. Marchands et banquiers chinois opérant en Amérique, à Bornéo, au Cap, jeunesse des écoles, sociétés secrètes analogues à la Franc-Maçonnerie européenne de jadis, armée mal nippée, mal nourrie, mal payée et mal vue des mandarins. Peut-être n'a-t-il pas assez tenu compte du peuple et des forces morales agissant à côté de ces forces intéressées : la lettre du camarade japonais citée dans le dernier *Libertaire* parlait de martyrs ayant, il y a quelques années, bravé la prison et l'échafaud. On connaît aujourd'hui l'acte d'héroïsme qui a déterminé à Ou-Tchang le déclenchement révolutionnaire. Trois réformateurs condamnés à mort et qui pouvaient s'évader grâce à la complicité des gardiens et des bourreaux, ont préféré être exécutés parce qu'ils ont eu l'intuition que cette triple exécution allait soulever le peuple, ce qui est arrivé comme ils l'avaient justement prévu.

Eh bien ! l'histoire ne nous dit-elle pas surabondamment qu'entre ces éléments si différents, le divorce surgit fatalement dès les premiers jours de la Révolution. Les hommes de dictature, de gouvernement proclament de suite que les temps héroïques sont clos ; que le temps des affaires, des bonnes affaires commence : c'est le mercantilisme en France dès 1793, c'est l'affairisme en Italie quand les efforts de la Jeune Italie ont réalisé l'unité de la Péninsule ; c'est l'opportunisme en France, après le triomphe définitif des républicains. En Chine, ces marchands si habiles aux négociations de toute sorte — qui rendraient, dit-on, des points aux juifs — vont transformer l'industrie manufacturière chinoise en industrie capitaliste. Il y aura alors un Capitalisme national rivalisant le Capitalisme cosmopolite. Ce sera le règne des grandes affaires dans ces nouveaux Etats-Unis et ceux qui en seront encore à l'idéalisme du début et parleront de la Terre aux Paysans seront traités à coups de fusil par des soldats organisés à l'euro-péenne.

La question agraire, ai-je dit, est la question sociale des peuples que n'a pas étreints encore l'industrialisme. En 1793, elle se posait en France et pouvait se résoudre par le communisme. Faute d'avoir laissé échapper l'occasion, la question est plus compliquée aujourd'hui qu'alors. Il en sera de même en Chine, si les paysans chinois se contentent de l'étiquette républicaine et du grand souffle d'idéalisme du manifeste de Sun-Yat-Sen. Ils seront dans quelques années les dindons de la farce.

Les paysans mexicains semblent le comprendre à merveille, en ne se contentant pas de la substitution d'un président à un autre. Le président serait-il l'enfant chéri des socialistes yankees Debs et Berger, en même temps, du reste, que le grand protégé du milliardaire Rockefeller.

Ils n'ont pas du tout l'air de lâcher la proie pour l'ombre et la terre pour de vagues promesses de lois agraires, renouvelées de Caius et de Tibérius Gracchus. Sachant que l'on n'a que les droits que l'on prend, ils prennent la terre et répondent aux promesses des gouvernements en pied et des gouvernements en exécutative par la seule solution rationnelle et pratique du problème agraire : l'Expropriation et le Communisme.

Le Père Barbassou.

## LE « PIOUSPIOU »

Le *Piouspiou* de l'Yonne, on le sait, va paraître pour la sixième fois devant la Cour d'assises, en février prochain.

Les militants de l'Yonne profitent de la circonstance pour lancer le numéro 16 du vaillant. Voici l'appel qu'ils adressent à ce sujet :

Camarades,  
Le *Piouspiou* de l'Yonne va faire prochainement, une fois de plus, son apparition. Malgré les cinq acquittements dont il a bénéficié, et qu'il porte comme de glorieux états de services, malgré surtout la formidable taloché assénée par le jury paysan de l'Yonne sur la face visqueuse de S. E. Aristide Briand, lors des poursuites intentées au numéro 14, le gouvernement de la

République (sic) se refuse encore à croire notre vaillant canard invulnérable : il nous traîne, pour la sixième fois, sur le banc d'inclame.

Notre gérant et un de nos collaborateurs comparaitront en février prochain devant la Cour d'assises, pour injures envers l'armée et excitations à la désobéissance et au meurtre.

Pour montrer à nos gouvernants à quel point nous nous moquons de leurs poursuites, nous avons décidé, comme à l'habitude, de faire paraître notre numéro 16, consacré au conseil de révision, à la veille même des assises.

Nous faisons donc appel à tous les militants socialistes, syndicalistes, libertaires qui ont été dans le passé nos amis et fidèles soutiens, pour les inviter à demander à l'Administrateur du *Piouspiou*, 52, rue Thénard, Sens, nos listes de souscription, qu'ils feront circuler dans leur entourage, et dont ils nous adresseront au plus tôt le montant.

A l'heure où le nationalisme et l'impérialisme semblent renaitre de leurs cendres, il est du devoir de tous les militants de répandre à profusion le *Piouspiou*, et surtout d'en pourvoir chaque conscript.

A bas le Militarisme ! Vive le *Piouspiou* numéro 16 !

La Commission de rédaction et d'organisation.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction et l'administration, ainsi que les demandes de listes de souscription et les fonds, à l'Administrateur du *Piouspiou*, 52, rue Thénard, à Sens (Yonne). Nous prions les camarades qui nous retournent leurs listes et qui ont droit à autant de numéros qu'il y a de fois 10 centimes souscrits, de nous fixer, quand le chiffre leur paraît trop élevé, le nombre de numéros qu'ils désiraient recevoir.

Rappelons que le *Piouspiou* est envoyé gratuitement à tous les conscripts de l'Yonne.

## Malice Policière

Voilà M. Guichard promu aux grasses fonctions de chef de la sûreté.

Cet homme escalade les différents échelons de la hiérarchie policière avec une rapidité qui tient vraiment du prodige.

Pour arriver à se faire remarquer dans ce monde spécial d'agents des mœurs, de mouches et d'indicateurs, cela dénote chez Guichard une noblesse de sentiments caractéristique.

Aussi le zèle et le cynisme de ses agents ne connaissent plus de bornes.

Un petit fait, entre mille, voulez-vous, pour éclairer votre religion.

Lundi dernier, vers dix heures et demie du matin, comme un de nos camarades franchissait le seuil de son domicile, il se voit accosté par un individu louche, qui lui demande à brûle-pourpoint :

— Eh bien ? A-t-on arrêté Carouy ? Vous jugez de la stupefaction de notre camarade.

Il se mit à répondre verbeusement au policier, mais, visqueux comme un reptile, celui-ci s'attacha à ses pas et s'obstina à vouloir connaître l'opinion de notre camarade sur l'attentat de la rue Ordener.

Notre camarade, impatienté, dit enfin au drôle :

« Vous voulez connaître mon opinion sur l'attentat de la rue Ordener ? Elle m'intéresse que moi. Vous voulez me faire avouer que je connais le refuge de Carouy ? Quand cela serait, je ne vous en dirais rien. C'est chose qui regarde les policiers. Je vous soupçonne d'appartenir à la Grande Boîte du quai, mais vous êtes trop bête, en vérité, pour tirer de moi quelque chose.

« Et un dernier mot : Je ne peux que me réjouir de voir mise à défaut la fameuse perspicacité de notre Police.

« Allons donc ! Il ne faut pas vous connaître pour vouloir faire de vous des Sherlock Holmes.

« Si l'n'y avait pas les lettres anonymes et les indicateurs, tout le monde verrait bientôt la bêtise monumentale de vos pareils. »

Sur ce, le policier jeta à l'indignation, protesta de son honorabilité et voulut tendre la main à notre camarade. Mais celui-ci se refusa à la prendre et conclut ainsi :

« Ou vous êtes policier ou vous ne l'êtes pas. Si vous êtes policier, inutile de me suivre plus longtemps et de me tendre la main. Je ne donne pas la main à un mouchard.

« Si vous n'êtes pas policier, vous êtes toujours pour moi inconnu et je n'ai aucune raison de donner la main au premier venu que je rencontre. Du reste, une poignée de main ne rime à rien. »

Le policier se le tint pour dit ; la tête basse il reprit son chemin et laissa notre ami tranquille.

Non ! vraiment ! Si la sûreté recrute beaucoup de ces mollusques pour la défense du capital, rien d'étonnant à ce que les audacieux un tant soit peu intelligents courent toujours. Heureusement, d'ailleurs.

## UNE PLANCHE ANATOMIQUE

LA COUPE DU BASSIN DE LA FEMME d'après un dessin de G. Hardy, superbe lithographie, en vente au « Libertaire ». Prix : 0 fr. 15 ; par la poste, 0 fr. 20.

## Lettres à Jean Grave

(Première lettre)

Mon cher camarade,

En attendant le jour, prochain sans doute, où le Comité de lecture des *Temps Nouveaux* aura statué sur la question de ma rentrée à ce journal, je prends la liberté de vous faire remarquer que la citation de Claude Bernard extraite de son *Introduction à la Médecine Expérimentale*, citation parue en tête du Supplément des *T. N.* du 13 janvier, renferme plusieurs erreurs de points de vue contre lesquels je mets en garde les lecteurs des *T. N.* que je puis attendre.

Il est certain que la littérature de Claude Bernard est supérieure, à tous points de vue, à celle de Brunetière et de ses admirateurs ; mais il est également certain que le monde a marché depuis l'époque de ce grand esprit. Si alors, la philosophie scientifique nageait encore en plein empirisme, si elle était émaillée d'un nombre respectable d'hypothèses toutes gratuites, elle a évolué depuis lors et tous les camarades qui ont lu attentivement et sans parti pris notre série récente sur la *Constitution de l'Univers* ont pu se rendre compte quels résultats l'esprit humain, aidé par l'expérience sensible, a pu atteindre à l'aurore du présent siècle. Contrairement à ce que vous en pensez, les idées que vous continuez à combattre sont bel et bien des idées *a posteriori*. Elles sont le couronnement logique de tout un siècle de recherches expérimentales et d'observation concrète. Les idées *a priori*, ce sont les vôtres, mon cher camarade, qui n'avez pas pris le temps ni la peine de lire et d'étudier sérieusement notre série d'articles.

La grosse erreur de Claude Bernard, celle qui m'oblige à protester contre l'insertion de cette citation mal choisie, c'est cette affirmation *a priori* que la réalité objective des choses nous restera à jamais cachée. Qu'en savait-il ? Si le monde est pour nous sans réalité, alors les souffrances humaines sont-elles aussi, sans réalité ; la propagande anarchiste elle-même est sans réalité ! Pourquoi alors tant de recherches de détail, si ces recherches ne peuvent servir à mieux connaître cette réalité objective des choses ?

Certes, j'admets parfaitement, avec Claude Bernard, les trois grandes phases que l'esprit humain a traversées pour atteindre aux vérités rationnelles : d'abord, une phase de sentiment ou de vague intuition, celle de l'homme primitif, celle qui transparaît dans nombre de religions antiques ; alors l'homme, encore enfant, voyait dans chaque objet, dans chaque phénomène un fétiche ; il exagérait beaucoup l'importance morale de ce fétiche, mais ayant pris l'habitude de l'observation concrète, il avait le plus souvent un sentiment assez net de ses propriétés intimes. C'est ainsi que, dans l'esprit des Chinois, le Ciel représente très exactement la conception que notre théorie dynamiste se fait aujourd'hui de l'éther impénétrable. Le Soleil est le fétiche tout-puissant qui distribue la vie aux mondes et en règle le cours. Il ne faut point médire du fétiche. Les intuitions, si vagues furent-elles, valent bien les divagations de nos Poincaré, de nos Bergson et de nos Pasteur.

Après la phase du fétiche, vient la phase du théologisme, dont Claude Bernard ne parle point, puis celle du raisonnement dans le vide d'un Kant et des erreurs scientifiques d'un Voltaire. Celle de l'expérience vient ensuite. Ce fut celle de tout le dix-neuvième siècle. Elle est suivie par l'utilisation des matériaux accumulés à l'édification d'une vaste synthèse du savoir. C'est la phase actuelle, laquelle est logiquement *a posteriori* de toutes les autres. Vous prétendez assimiler les inductions des initiateurs de la phase actuelle à des inductions *a priori*. Nous protestons contre une telle assimilation. Elle nous démontre que vous avez mal lu notre récente série du *Libertaire*, si même vous avez pris le temps de la lire. La semaine prochaine, je vous montrerai ici que vous avez également mal lu l'étude sur la *Doctrine Rationnelle du Vingtième Siècle*, que je vous ai adressée récemment. Je vous avoue, mon cher camarade, que je regrette vivement d'être obligé de recommencer à batailler pour essayer de faire admettre dans les *Temps Nouveaux* et insérer en bonne et due place quelques vérités de La Palisse. Mais, c'est dans l'intérêt même de l'idée que je revendique l'admission d'une Philosophie Synthétique n'ayant plus aucun rapport avec les idées du passé ni avec les hommes du passé. Il n'est impossible, absolument impossible de donner aux *Temps Nouveaux* les études sur le mouvement social que vous me demandez, tant que je n'aurai pas obtenu satisfaction sur ce point.

Cordialement votre

Aristide PRATELLE.

## LES PETITS BONSHOMMES

LES PETITS BONSHOMMES, organe de la Ligue ouvrière de protection de l'enfance, 96, quai Jemmapes, Paris.

Abonnements : 1 an, 4 fr. ; 6 mois, 2 fr. Sommaire du N° 25 (2<sup>e</sup> année). — Causerie de quinzaine, Léon Clément. — Le Noël de la paix, Charles Schnouer. — La Table botteuse, Myrielle. — L'Elève Rigolaud, Eugène Follet. — Le petit Cochon de Fanchon (chanson). — La Lune, J. Couture. — Les Exploits de Capricant (La vie chère), Eugène Poitevin. — Quatrième leçon d'esperanto (illustrée), etc.

## Petits Pavés

LOGIQUE

Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'oblina.  
(Le Mariage de Figaro).

Après quelques jours d'angoisse indescriptible, après des trames mortelles, la France rendit. Comment des millions de Français ont-ils pu respirer, vaquer à leurs affaires, boire, manger, dormir et peut-être même, oh horreur ! procréer alors qu'ils n'avaient plus de ministres pour les gouverner ? O le terrible spectacle shakespearien que celui qui s'est offert à notre vue en ces heures sombres et froides. O ces yeux interrogateurs du passant qui semblent vous dire : « Le ministère est-il reconstruit ? » Il faudrait la plume d'un Victor Hugo ou d'un William Shakespeare pour décrire le spectacle lamentable qui s'offrait à nos regards désolés. Nous n'avions plus de ministère au moment où la belliqueuse Allemagne nous quettait. Enfin, samedi, Paris apprit, à la sortie des théâtres, par les éditions spéciales des journaux du soir, qu'à neuf heures du soir l'heure du crime est changée, ce n'est plus minuit, Messieurs les dramaturges, un nouveau maître était donné au pays. Et ce fut un immense soupir de soulagement qui s'échappa de milliers de poitrines. On allait donc pouvoir reprendre la vie ordinaire, le cauchemar allait enfin se dissiper, chacun allait boire, manger, dormir, travailler comme autrefois, gestes que l'on avait pu accomplir sans maîtres pendant quelques jours que par suite de la propulsion acquise.

Des dimanche matin, je me rendis chez mon vieil ami Armand Fallières — dans l'intimité je l'appelle Armand tout court — afin de le questionner sur les nouveaux détenteurs de portefeuilles. Mon vieil ami d'enfance, avec lequel j'ai usé une quantité considérable de fonds de culottes sur les bancs de la primaire et qui à cette époque lointaine me chippa nombre de billes — le chameau ! il avait déjà des qualités pour être chef d'Etat — ce brave Armand m'invita à déjeuner et une fois à table me tuyailla sur ses nouveaux employés : « Je ne te parlerai pas, mon petit, de certains ministres, tu les connais, ce sont des non-valeurs, des doublures qui n'entendent rien aux affaires qui leur sont confiées, c'est d'ailleurs pourquoi ils ont été choisis. Car, remarque bien la logique de la politique, à un ingénieur on confiera des questions agricoles, un avocat s'occupera d'hygiène et un médecin sera affecté aux travaux publics, avec ce système épouvantable, et les Chambres qui s'en mêlent, personne n'y voit goutte et nous paraissions indispensables. »

— C'est admirable ! fis-je d'un ton très convaincu.

— Quelques-uns méritent seulement notre attention, continua Armand, ainsi Mille-rand, voilà un type qui fut sous-lieutenant de réserve en 1882, il ne pouvait donc être fait un choix plus judicieux pour le portefeuille de la Guerre. Car, nom d'une pipe ! à la Guerre il nous faut un militaire, un guerrier, un bonnet à poil aurait dû Coppee, tu comprends, mon petit ?

— Oui, bon !

— Cette fois aucun reproche à craindre des patriotes, nous leur donnons complète satisfaction. A la Marine, Delcassé sera épaulé, il a le pied marin, il est un peu dans le genre du type des Cloches de Corneville, je sais bien qu'il n'a pas fait sept fois le tour du monde, mais il a été souvent en bateau-mouche de Paris à Saint-Cloud, trente minutes de voyage, mon vieux, ça forme un homme, et puis les bateaux le connaissent et lui connaît l'art de les monter.

— Je te savais grand homme d'Etat mon vieux poteau, mais cette fois ton génie me confond : mais, dis-moi, pourquoi Briand à la Justice ?

— Mais tu seras donc toujours aussi bou-

ché ? queula mon ancien condisciple, nom de Dieu ! Je ne te croyais pas aussi ignorant des rouages de la politique ; il a eu affaire à elle autrefois, souviens-toi de Saint-Nazaire (et Armand fredonna : Ous qu'est Saint-Nazaire), alors Briand était tout désigné. Ah ! mon petit, les Flachon de France et de Navarre n'ont qu'à bien se tenir, car tu sais, ajouta Armand avec un sourire un peu... cochon, il n'y a rien de plus vertueux et de plus à cheval sur la morale qu'une putain qui a pris sa retraite et qui, sur ses vieux jours, est devenue une femme honorable.

José Landès.

## IGNORANCE et ALCOOL

« L'ignorance est la cause de toutes les misères humaines ».

Cette phrase est banale, à force d'avoir été répétée partout et par tous. Cependant, elle ne perd rien pour cela de sa valeur.

Certes, si l'homme actuel était plus instruit, s'il connaissait mieux ses droits, ses devoirs, s'il entrevoyait plus nettement la suite normale des actes qu'il accomplit la plupart des maux dont il souffre ne l'accablent pas.

Les socialistes et anarchistes l'ont compris dans le domaine de la spéculation économique. Depuis cinquante ans déjà, le mot d'ordre est lancé. Eduquer le peuple, lui faire savoir la source exacte de ses maux, lui indiquer les remèdes à y appliquer pour lui permettre de combattre sa misère. Telle est la noble tâche que se sont donnée les éducateurs du peuple. Cependant, la lutte s'est tenue presque exclusivement sur le terrain économique.

La misère qui frappait plus directement le producteur, l'exploitation dont il souffrait plus brutalement était celle venant du patronat.

De là cette bataille acharnée que nous voyons journellement à notre époque.

D'autres ont compris que les maux dont le peuple souffrait ne dérivait pas seulement de l'esclavage capitaliste.

Les familles trop nombreuses, la mauvaise éducation de l'enfant, l'alcoolisme ont appelé de bonne heure l'attention des camarades éduqués. Des groupements se sont fondés pour répandre dans la classe ouvrière les doctrines lui permettant de s'affranchir dans la mesure du possible de ces divers maux.

Il a fallu quelques efforts pour pouvoir faire comprendre aux dirigeants d'organisation ouvrière, tout le profit qu'ils devaient tirer de ces à-côtés de leur action émancipatrice. Beaucoup ne saisissaient pas exactement le but des promoteurs et les accusaient d'apporter ainsi des palliatifs d'ordre bourgeois aux combats dirigés contre le patronat. Encore aujourd'hui, des camarades conscients et bien intentionnés, ne comprennent pas la portée pratique de ces éducations particulières. Ces anciens arguments n'ont plus de valeur.

Le mouvement syndicaliste est maintenant assez puissant pour ne plus craindre de dévier. Mais il se doit à lui-même de réunir, en son sein, tous les éléments capables d'éveiller plus de dignité dans l'esprit des masses prolétaires.

Partant de ce point, il me serait heureux de voir se dessiner un courant plus net, plus vigoureux contre l'un des fléaux les plus meurtriers et les plus dégradants qui aient jamais décimé une race. Je veux parler de l'alcoolisme.

Il faut vivre à l'atelier, au milieu des camarades de chantier, pour savoir combien l'alcool, sous toutes ses formes, exerce de ravages en nos rangs.

Que de déchéances de misères physiques et morales de drames poignants, domestiques ou sociaux, dont il est la source !

Zola, dans son admirable roman *L'Assommoir*, décrit la dissolution d'une famille ouvrière par l'alcool. Beaucoup de personnes vous diront que ce drame est exagéré. Eh bien, non ! nous devons avoir le courage de la vérité, l'écrivain n'a pas noirci le tableau ; il n'est que trop exact. Jetez les yeux autour de vous et voyez s'il n'existe pas, malheureusement, trop d'exemples de ce genre.

L'alcool décime les races humaines actuelles plus sûrement encore que la peste et le choléra ne les détruisaient au moyen âge.

Non seulement il empoisonne l'individu, mais il vicie la descendance. L'alcoolique porte le fardeau de son vice et les générations qui lui succèdent ont en elles le germe de leur dégénérescence. Les tares alcooliques des parents se transmettent par hérédité, aux enfants, aux petits-enfants et même aux arrière-petits-enfants s'il en naît encore.

Je ne suis pas médecin, mais mon existence dans un quartier essentiellement ouvrier m'a permis d'observer des faits navrants d'alcoolisme chronique. Des familles fortes, nombreuses, qui auraient dû apporter à la race des éléments sains et vigoureux se sont éteintes devant moi, d'une façon vile.

Pour vous donner un exemple frappant de ces faits, je vous prierais de juger le tableau ci-dessous qui est, malheureusement, trop exact :

*Père et mère.* — Famille de commerçants ayant cheval et voiture. Le commerce prospère. Ses nécessités soi-disant, obligent le père à boire. Par esprit d'imitation, sa compagne en fait autant. Lui a vécu plus de soixante ans. Elle est morte à près de quatre-vingts ans. C'est dire que c'était là des gens vigoureux, exempts de tares :

*Fille.* — Grande. Forte. L'alcoolisme des parents n'a pas encore débilité l'organisme. Cependant elle boit. Mariée, elle quitte son mari, fait plusieurs séjours à l'hôpital pour « tuberculose ».

*Fils.* — Mort à 30 ans de « tuberculose ».

*Fils.* — Mort vers 30 ans. « Alcoolique ». A part plusieurs séjours dans un asile d'aliénés.

*Fille.* — Vit actuellement. « Epileptique, alcoolique ». Absolument incapable de se livrer à aucun travail.

*Petite-fille.* — Très peu forte. Sans aucune expression, sinon celle de la souffrance d'un être las de la vie avant d'avoir vécu.

*Petite-fille.* — Frêle, anémique. A 18 ans aujourd'hui. Quoique ayant appris un métier lui permettant de gagner sa vie honorablement, se livre depuis l'âge de quinze ans à la plus basse « prostitution ».

Ce tableau familial n'est pas un exemple isolé ; j'en pourrais citer d'autres aussi tristes et aussi frappants que celui-ci.

Comme je l'écrivais au commencement de cet article, l'ignorance entre pour une grande part dans l'alcoolisme. Combien d'alcooliques invétérés sont foncièrement persuadés n'être pas des ivrognes.

Dans ce domaine, comme dans tous les autres, une foule de préjugés viennent fausser la raison.

Pour beaucoup, le fait de boire exclusivement du vin, même en quantité immodérée, ne produit pas l'alcoolisme. Vous recon-

des êtres titubant qui vous soutiendront n'être pas alcooliques sous le prétexte qu'ils n'ont bu que du vin et que le vin ne fait pas de mal.

C'est un préjugé enraciné encore chez trop de nos camarades et qu'il serait urgent de combattre d'une façon effective.

Il se rattache à un autre, tenace aussi ce-lui-là, et qu'on rencontre un peu dans toutes les classes de la société. Le financier qui traite une affaire au café Mazarin, le commerçant qui emmène son client de province dîner chez Marguery, l'ouvrier rencontrant une coterie et s'installant chez le bistro du coin, obéissent au même mobile. Pour la grande majorité de nos contemporains, aucune affaire sérieuse, aucun débat intéressant ne peut avoir lieu sans être précédé de beuveries plus ou moins répétées.

Refuser de trinquer avec un copain est une injure grave ! et cependant souvent l'estomac, sollicité par l'offre de l'ami, n'a que faire du liquide à lui imposé.

Nous devons nous défaire de ces préjugés aussi stupides que nuisibles. Les ligues abstinences ont comme devise, non seulement « Ne pas boire », mais aussi et surtout « Ne pas offrir à boire ». Cette devise devrait être celle de tout homme conscient. On ne provoquerait pas ainsi le besoin de boire, qui n'attend, chez beaucoup, qu'une occasion pour se manifester.

Bien d'autres préjugés ont encore cours à ce sujet.

Le vin, aliment indispensable à l'homme, argument national par excellence si l'on songe que notre pays a peu près seul au monde boit du vin.

Le préjugé apéritif qui, par son action mécanique, entraîne plutôt une disposition contraire.

J'en passe, et des meilleurs. Mais pour le moment, nous devons nous armer hardiment pour mener à bien ce combat contre un des fléaux les plus terribles de l'humanité. Des races belles, fortes, disparaissent rongées, brûlées par la boisson. Les prisons, les bagnes, les trottoirs, les hôpitaux sont encombrés par les déchets de l'alcool.

C'est à nous, hommes conscients, de réagir, de faire comprendre à nos frères ignorants le mal qu'ils se font, à eux et à leurs enfants. Tant pis pour les intérêts individuels ; l'intérêt de la race doit primer toute considération.

LOUIS POLGAR.



De la Patrie :

LA POLITIQUE

La Révolution avait tout de même du bon !

Quand les ministres descendaient du pouvoir, c'était généralement pour monter à l'échafaud.

Comme on leur coupait le cou, ils ne revenaient plus.

De nos jours, ce n'est pas la même chose. Les ministres s'en vont chassés avec plus ou moins d'indignation par les Chambres, et, au bout de quelque

temps, les Chambres les trouvent de nouveau aptes à gouverner. Des fautes commises, il n'est plus question. Le Parlementarisme oublie d'autant plus facilement les injures que c'est le pays qui les a subies !

Si M. Caillaux avait été guillotiné après avoir été renversé pour la première fois, il n'aurait pas été trois fois ministre...

Emile MASSARD.

Nous ne verrions aucun inconvénient, — au contraire, — à ce que tous les anciens ministres passassent sous le couperet cher à M. Castillard, mais nous serions plus heureux encore d'y voir passer tous les aspirants ministres. Prévenir vaut mieux que guérir.

## UN SPECTACLE ÉCCEURANT

Toutes les fois qu'un être humain ne s'appartient pas lui-même ; — qu'il est en puissance de ce que l'on appelle maître, chef ou patron ; — la conscience de son infériorité éclate dans toute sa personne et lui enlève toute sa valeur.

L'étrange obsession qu'il éprouve le prive de la plupart de ses facultés, ou du moins lui interdit d'en faire usage aussi longtemps qu'il subit le cauchemar autoritaire.

Si vous êtes curieux d'assister à cet attristant spectacle, vous n'avez qu'à pénétrer dans un lieu quelconque où des subalternes se trouvent en présence de leur supérieur. L'attitude respective de ces deux espèces d'individus est si différente, le contraste si frappant, que le survenant le plus indifférent ne saurait manquer de le remarquer.

D'une part, le chef ou patron, regardé, va, vient, gesticule, péroré avec l'aisance et la désinvolture que comporte sa situation de privilégié.

De quelque peu d'intelligence qu'il soit doué, sa stupidité naturelle est atténuée, en partie par la spontanéité et l'initiative qui lui est permis de déployer sans entrave dans sa sphère...

Il est en période d'activité ; c'est tout dire.

Examinez maintenant la contenance de ces infortunés dont les moyens d'existence dépendent de cet avorton autoritaire.

Quelles que soient d'ailleurs leurs qualités intrinsèques, leurs connaissances, leurs lumières, ces valeurs sont réduites à néant par la présence du despote. L'attitude de ces damnés décele une race déchu. Ceux d'entre eux qui conservent un reste de fierté, doivent leur rage en silence, se montrant sobres de gestes et de paroles, afin d'éviter, autant que possible, toute occasion de contact avec l'exploiteur. Ils n'ont que cette ressource pour protester contre l'injustice du sort, et encore cette réserve ne suffit-elle pas pour les préserver des tracasseries et des persécutions.

Le maître ne se contente pas d'une soumission qui n'existe que pour la forme ; il entend jouir de l'avilissement de ses subordonnés.

Le seul sentiment de personnalité qu'il tolère en eux, c'est l'initiative dans l'abjection.

Sous tout autre rapport, l'inférieur doit être étouffé et croupir dans un état de honteuse passivité ; le supérieur ne laissant se produire et n'admettant que un subalterne que la dose et l'espèce d'intelligence dont un égoïsme patronal a besoin pour sa propre satisfaction.

Mais s'il y a des natures d'élite qui refusent de ployer l'échine, en revanche, il existe un trop grand nombre d'âmes vulgaires que le besoin ravale au rang des animaux et qui rivalisent entre elles de bas-

E. GUICHARD.

(A suivre.)

Un Livre Utile

Moyens d'éviter la grossesse, par G. Hardy. 1 fr. 25 franco, 1 fr. 40 recommandé.

Cet ouvrage est précédé d'un exposé des motifs individuels, familiaux, sociaux de vulgariser la préservation sexuelle. Il est divisé en deux parties :

1° Notions sur la génération, union sexuelle, fécondation ;

2° Moyens d'éviter la conception, à employer soit par l'homme, soit par la femme. Tous les procédés jusqu'ici connus d'éviter la grossesse sont ensuite exposés en détail, manière dont ils sont fabriqués, manière de les employer, nettoyage, entretien en bon état, avantages et inconvénients, etc... Sous ce rapport, cette brochure est certainement la plus complète qui ait paru jusqu'ici.

## UN PEU D'HISTOIRE

(Suite)

Il était dit qu'à ce procès le président Pottier sombrerait sous le poids du ridicule ; c'est ainsi qu'il reprocha à Emile Henry de rester impassible devant ses victimes qui vinrent déposer contre lui, et l'accusé de répondre ironiquement : « Oh ! parfaitement indifférent, comme vous aussi du reste. S'il y a quelqu'un de responsable, c'est vous et votre parti. »

— Asseyez-vous, répliqua le président, vexé.

M. Girard, expert du Laboratoire municipal, suscita, par sa déposition, une hilarité prolongée ; il déclara que l'accusé avait « très bien opéré ». La seconde audience fut fertile en incidents, la police chercha à salir Henry qui se défendit vaillamment et repoussa tous les mensonges et les calomnies dont la gent policière est coutumière envers les anarchistes.

M. Dupuy, le dernier patron où travailla Henry, vint déposer, à l'encontre des autres témoins ; il défendit crânement son ancien employé ; — ce patron était un brave homme, qui est très rare chez les employeurs — il déclara qu'il n'avait eu qu'à se louer de l'accusé. « C'était un employé modèle, déclara-t-il, et j'ai regretté son brusque départ ». Naturellement, de semblables déclarations gênent l'accusation ; aussi reprocha-t-on vertement à ce patron de garder des employés qu'il savait être anarchistes et, comble d'horreur, de témoigner en leur faveur. Puis, après l'interminable bavardage des experts, vint l'hilarant Girard et ensuite le défilé des témoins à décharge, parmi lesquels Bordenave, ingénieur ; Philippe, professeur à l'école J.-B.-Say ; le docteur Goupil, dont la bonté chercha par tous les moyens à sauver la tête d'Emile Henry.

Après une suspension d'audience, l'Avocat général Bulot, bien connu pour sa férocité, prononça son réquisitoire ; il demanda la peine capitale. L'accusé, très maître de lui, demanda la parole, non pour présenter sa défense, mais pour expliquer son geste. Ses déclarations firent une forte impression, l'énergie avec laquelle il revendiqua les responsabilités de ses actes, le procès qu'il fit de la bourgeoisie, du capitalisme, du parlementarisme, enfin de la société actuelle, achevèrent de décider les jurés. Après trois quarts d'heure de délibérations, le jury rendit un verdict affirmatif sur toutes les questions, sans circonstances atténuantes. C'était la peine de mort.

Le 21 mai, Emile Henry marcha courageusement à l'échafaud ; au moment où les aides du bourreau le jetèrent sur la bascule, il cria d'une voix ferme : « Camarades, courage, vive l'anarchie ! »

Ce n'était pas seulement à Paris que la police et la magistrature poursuivaient sans pitié, aveuglément, en véritables brutes, assouffies de sang, les compagnons anarchistes ; la province n'était pas épargnée et les lois d'exception de 1893 et 1894 y furent appliquées avec une férocité inouïe. A la fin de mai, la cour d'assises de Maine-et-Loire, choisie spécialement pour cette infâme besogne, faisait subir le baptême des lois scélérates à six camarades, deux furent acquittés, H. Mercier et Guénier, les autres furent frappés sauvagement : Régis Meunier 7 ans de travaux forcés, 10 ans d'interdiction de séjour ; Chevry, 5 ans de travaux forcés, 10 ans d'interdiction (au bout de quelque temps Chevry mourut au bagne) ; Fouquet, alors soldat au génie à Versailles, deux ans de prison — il fut envoyé en Afrique, où il mourut des suites de privations ; — Philippe, 5 ans de prison avec application de la loi de sursis. Aucune charge ne fut relevée contre les accusés, mais il fallait arrêter la propagation des idées anarchistes qui se propageaient de façon inquiétante pour les capi-

listes, parmi la rude population ouvrière, surtout chez les travailleurs des manufactures de chaussures, de la filature de chanvre Bessonneau, et les péreyeurs ou ardoisiers, à Angers et à Trélazé. Malgré ces quatre condamnations, le résultat fut tout autre que celui espéré par le jury ; quelque temps après, une bombe était placée sur le rebord d'une fenêtre d'un commissariat situé place Cupif (actuellement place de la République), l'engin ne fit que des dégâts matériels ; en effet, par extraordinaire, l'heure de relève avait été changée cette nuit-là, sans quoi il est fort probable que le nombre des accidents eût été plus grand encore qu'au commissariat de la rue des Bons-Enfants. A Dijon, Gabriel Monod, Gaillard et Quesnel, — ce dernier agent provocateur et indicateur, — (les mouchards ne sont pas d'hier, comme on le voit), furent poursuivis ; Gabriel Monod fut condamné à cinq ans de travaux forcés et à la relégation ; Gaillard deux ans de prison ; Quesnel, malgré ses antécédents policiers avérés, écopa trois ans de prison. A Laon, la cour d'assises condamna à cinq ans de réclusion un pauvre d'esprit nommé Lardaux et son complice (?) Dantier à huit ans de travaux forcés. Nous verrons par la suite comment la loi du 28 juillet 1894 fut appliquée.

Partout on découvrit des engins meurtriers, la plupart n'étaient, du reste, que l'œuvre de joyeux fustistes. La police perquisitionnait et arrêtait sans relâche et au petit bonheur, parmi les compagnons arrêtés se trouvèrent Sébastien Faure et Félix Fénéon, ce dernier employé au ministère de la Guerre et rédacteur à la *Revue Indépendante*. Enfin, le gouvernement français, poursuivant toujours sa besogne sanguinaire, demanda et obtint du gouvernement anglais l'extradition de Meunier, accusé de l'explosion du restaurant Vêry et de l'attentat de la caserne Lobau ; il comparut le 26 juillet 1894 devant le jury, qui le condamna, sans preuves, aux travaux forcés à perpétuité ; les jurés mitigèrent leur

verdict affirmatif de circonstances atténuantes ; c'était le comble du grotesque, un semblable verdict montrait le peu de valeur de l'accusation.

Le 24 juin 1894, le président de la République, un nommé Carnot, étant allé officiellement à Lyon visiter l'exposition universelle, assista à un banquet donné en son honneur, puis après le dîner prit place dans un landau en compagnie des généraux Voisin et Borius, Gaillon, maire de Lyon, pour se rendre au Grand-Théâtre, quand vers 9 heures et demie, au moment où la voiture présidentielle passait rue de la République, devant le palais du Commerce, un jeune homme se précipita sur le marchepied et frappa d'un coup de poignard le sieur Sadi Carnot qui, transporté immédiatement à la préfecture, mourut dans la nuit, malgré les soins de cinq médecins appelés en toute hâte. (Accident du travail).

L'auteur de cet acte était un jeune Italien de 22 ans, nommé Caserio (Giovanni-Santo), né à Motta-Visconti, près de Milan, arrêté sur le fait, il ne voulut pas se sauver, cela lui eût été facile ; il comparut aux assises le 2 août.

Enfin le geste de Caserio et sa condamnation, le président du Conseil, ministre de l'Intérieur et des Cultes, Charles Dupuy, surnommé le porte-malheur des présidents, déposa, au nom du gouvernement, sur le bureau de la Chambre, un nouveau projet de loi contre les menées anarchistes ; ces derniers n'allaient plus être traduits devant les assises, mais jugés correctionnellement. Les débats de la Chambre furent orageux, les socialistes, qui étaient alors de l'opposition (que les temps sont changés !) et quelques radicaux combattirent vigoureusement le projet présenté par Dupuy ; il y eut de nombreuses propositions d'amendement, la discussion dura trois semaines (7-26 juillet).

La Chambre et le Sénat adoptèrent le projet du gouvernement.

La loi du 28 juillet fera l'objet du prochain

sesse et d'ignominie pour se disputer la fa-  
veur du maître, pareils à ces lâches séné-  
siers romains dont le dévergondage dans  
la servitude avait dégoûté l'immense Ti-  
bère lui-même.

On ne saurait s'imaginer à quel degré  
d'abaissement la crainte du lendemain ré-  
duit l'homme ordinaire qui est dépourvu des  
avantages de la fortune ou qui n'a pas de  
moyens d'existence indépendants. Obser-  
vez-le lorsqu'il s'approche de son tyran,  
avec des ondulations de couleuvre, ou en  
affectant des attitudes de chien couchant.

Avec quelles précautions ostentatoires il lui  
adresse la parole, prêt à exécuter tous ses  
ordres quels qu'ils soient, même ceux qu'il  
n'a pas encore eus la fantaisie de formuler.

Comme il essaie de se faire petit devant  
lui.

Il n'est pas jusqu'à son organe dont il  
ne s'efforce d'amplifier l'intensité en lui  
donnant le timbre d'une voix de castrat,  
afin de s'humilier davantage devant son  
supérieur, et de lui faire conserver une plus  
haute puissance de son idée de domination.

Il est impossible d'assister à des scènes  
de ce genre sans en éprouver le plus profond  
mépris pour une organisation sociale, basée  
sur des rapports qui sont une honte pour  
la dignité humaine.

Et cependant, voilà les procédés les plus  
sûrs pour faire son chemin dans la vie,  
autrement pour pouvoir arriver aux puissances  
politiques qu'à celles de la finance et de la  
possession terrienne, et ce qui est le plus  
triste à dire, que pour ne pas mourir de  
faim.

Ne faut-il pas des sacrifices pour rendre  
heureux les gouvernants et les possédants  
qui sont en même temps les dispensateurs  
des avantages sociaux ?

C'est donc l'état social actuel qu'il nous  
faut détruire tout entier si nous voulons  
voir disparaître l'abaissement de l'homme  
par l'homme.

## EN PROVINCE

### La jaunisse à l'O. T. S.

Les militants des diverses organisations  
lyonnaises connaissent, pour la plupart, la  
mentalité de ceux qui président aux desti-  
nées du syndicat de l'O. T. S. Surtout de-  
puis que cette organisation a pris pour  
tâche de semer la division dans les rangs  
du prolétariat lyonnais. Eh bien, nous som-  
mes quelques-uns qui, malgré les foudres  
des pontifes, voulons faire cesser cet état  
de choses. Et cela en établissant tout sim-  
plement les faits qui sont la cause de toutes  
ces manœuvres.

Le 21 décembre 1910, une assemblée gé-  
nérale des délégués de tous les syndicats  
adhérents à l'Union, avait lieu pour discu-  
ter diverses questions importantes, et no-  
tamment un rapport établissant la néces-  
sité de l'augmentation de la cotisation, qui  
était de deux centimes à trois centimes, ce  
qui la portait à cinq centimes. Cette aug-  
mentation était prévue par la nécessité de  
rendre permanent le secrétaire de l'Union,  
à seule fin que sa tâche de propagandiste  
pût se faire de façon à rendre plus in-  
tense le recrutement syndical. Bref, après  
discussion, ce rapport fut mis aux voix et  
adopté par trente voix contre dix et neuf  
abstentions. La majorité étant acquise, il  
était du devoir, par principe, de ceux qui  
avaient voté contre, de se conformer à la  
décision qu'avait prise la majorité. C'est  
tout le contraire qui se produisit et, ce qui  
est pire, notre organisation entraînant tou-  
tes les autres, établit un contre-rapport  
qui demandait un centime d'augmentation,  
au lieu de trois, ce qui, d'après eux, devait  
être suffisant. Malgré toutes ces manœuvres,  
les décisions de la majorité furent  
mises en application le 1<sup>er</sup> janvier 1911.  
Trois mois après, notre organisation ne s'y  
étant pas conformé, l'Union des syndicats  
nous appliqua l'article 30 de ses statuts,

qui est ainsi conçu : « Toute organisation  
en retard de trois mois de cotisations sera  
radiée », ce qui fait que, depuis le mois  
d'avril, de par la volonté de nos pontifes,  
nous sommes dans la jaunisse.

Eh bien ! sachez qu'il est possible pour  
des camarades qui veulent l'union la  
plus étroite entre tous les exploités, de  
voir que le vrai motif de la division ne ré-  
side pas dans les faits que j'ai cités plus  
haut, mais dans la haine qu'éprouvent les  
réformistes à l'égard des révolutionnaires.  
Du reste, les colonies les plus diverses  
ont assez circulé sur les militants les plus  
dévoués pour que l'on soit fixé sur ce  
point, et le fait que je vais citer démontre  
que ce que j'avance est la vérité. A la der-  
nière assemblée générale de notre corpora-  
tion, où l'on devait traiter de ce conflit, du  
fait de la déclaration qu'avait faite notre  
secrétaire dans une réunion précédente, en  
réponse à une question posée par un cam-  
arade au sujet du conflit qui nous occupe,  
je déposai une motion préjudicielle où je  
demandais à l'assemblée de discuter im-  
médiatement la question et contradictoire-  
ment entre un délégué de l'Union et notre  
secrétaire. En réponse à ma motion, le  
secrétaire déclara que cette question, qui  
avait son importance, serait discutée au  
compte rendu moral. J'attendis donc. Arrive  
le moment, je repose la question, et natu-  
rellement notre pontife ne voulut pas en-  
tendre parler du délégué de l'Union.

Le cas était prévu, ce qui fait que je m'é-  
tais muni d'un rapport établissant les ré-  
lations entre notre organisation et l'Union  
depuis 1906. Par conséquent, je déclarai  
que j'allais moi-même le dévopper.

Je lus quelques pages, mais dès que  
j'arrivai à l'endroit où les vérités com-  
mengaient à poindre, ce qui pouvait dicter  
à la corporation une autre ligne de con-  
duite que celle que voulaient le pontife et  
ses ennemis, un vacarme assourdissant  
se fit entendre, de sorte qu'il me fut im-  
possible de continuer. Devant la situation  
qui m'était faite, je me retirai, laissant la  
corporation plongée dans son admiration  
pour des individus qui n'ont qu'un seul  
desir : se servir d'elle comme tremplin  
pour arriver à des sinécures plus lucrati-  
ves. Le comprendra-t-elle ? J'ose le croire.  
Dans tous les cas, nous sommes quelques-  
uns qui nous chargerons de lui dessiller les  
yeux. Elle finira bien par y voir clair.

Il est étonnant de voir que par le man-  
que d'éducation, une question aussi im-  
portante que celle de la solution du différend  
cité plus haut ait abouti à un résultat aussi  
pitoyable : sur 1.171 votants, 256 seule-  
ment pour l'Union ; le reste s'est prononcé  
contre. Il est vrai que la presque totalité  
de ceux qui ont voté contre ne savent pas  
ce qu'est l'Union des Syndicats. Eh bien,  
croyez-vous, camarades, qu'il n'est pas  
temps de sortir de cette impasse qui ne peut  
être profitable qu'à nos exploités. Je dis  
que si ; ce n'est pas au moment où la ré-  
pression s'affirme brutalement que nous devons  
être désunis. Nous devons au contraire  
nous grouper plus étroitement que jamais,  
et faire face à la vague de réaction qui  
s'avance, pour avoir la force de la faire  
retourner sur ceux qui voudraient nous la  
faire subir pour nous écraser. Et laissons-  
nous traiter de révolutionnaires à la Méli-  
vier comme me traita l'ennemi Delorme,  
parce que nous savons que les mouchards  
ne peuvent se trouver que dans ceux qui  
vont trinquer avec les hauts fonctionnaires  
de la direction.

Emile Mathis.

### DOUAI

Pour Broutchoux et Rousset  
contre les lois scélérates

Un grand meeting de protestation  
contre l'application des lois scélérates  
aux militants ouvriers, contre l'arresta-  
tion arbitraire du camarade Broutchoux  
lors des événements contre la vie chère  
et contre la condamnation inique de  
Rousset, organisé par la Fédération na-  
tionale des verriers et de tous les grou-

pes de la région, aura lieu le dimanche  
21 janvier, à cinq heures du soir, à  
l'Hippodrome de Douai, avec le con-  
cours des camarades : Roux, de la Fé-  
dération des chapeliers ; Tissier, du Co-  
mité de défense sociale, et Colly, député  
de Paris.

Nous invitons fortement tous les tra-  
vailleurs et tous ceux qui pensent com-  
me nous, à assister à ce meeting de pro-  
testation, afin de proclamer leur soli-  
darité envers les militants ouvriers, vic-  
times de la répression gouvernementale.

Cet appel tiendra lieu de convocation.

## Communications

Fédération révolutionnaire Communiste. —  
Le Bulletin mensuel. — Le numéro 2 du Bu-  
lletin est paru. Tous ceux qui procèdent l'or-  
ganisation de la propagande et qui veulent  
suivre pas à pas la marche de la Fédération  
s'abonneront au Bulletin.

L'abonnement annuel est de 1 fr.  
S'adresser à Eugène Martin, 11, rue de Ro-  
mainville, Paris (19).

Les Bakounistes. — Les adhésions au groupe  
d'Action « Les Bakounistes » sont reçues chaque  
soir, de 9 heures à 10 heures, sauf le mardi et  
le vendredi, au Foyer Populaire, 5, rue Henri-  
Chevreau.

Demandeur Fleur ou Michel.

Convocation. — Libéria Stelo, cours gratuits  
d'espéranto tous les lundis ; à la Maison Com-  
mune du 11<sup>e</sup>, rue du Général Biais, 9 ;  
U. P. Zola, 44, rue Planchat. Cours par corres-  
pondance toute l'année. Ecrire : Libéria Stelo,  
49, rue de Bretagne, Paris (10). Les adhésions au  
groupe d'Action « Les Bakounistes » sont reçues chaque  
soir, de 9 heures à 10 heures, sauf le mardi et  
le vendredi, au Foyer Populaire, 5, rue Henri-  
Chevreau.

Groupe d'éducation sociale, Foyer populaire  
de Belleville, 5, rue Henri-Chevreau. Le 30  
janvier, conférence à 8 heures et demie  
sur l'augmentation du coût de l'existence », par  
Mémère rédacteur à la Bataille Syndicaliste.  
Samedi 30 janvier, réunion de tous les adhé-  
rents.

Aux Camarades. — Afin de rendre plus fa-  
ciles nos relations avec les camarades de tous les pays, nous  
avons absolument besoin d'une langue inter-  
nationale.

De cela, nous en sommes tous convaincus ;  
mais, au moment d'apprendre une langue, beau-  
coup de camarades sont embarrassés, car deux  
idiomes existent : l'Espéranto et l'Ido, qui pré-  
sente l'avantage d'être plus facile à apprendre  
que les autres langues choisies.

Afin d'éclairer les camarades sur la question,  
le Syndicat des Charpentiers en bois, de con-  
cert avec la Fédération syndicale Espérantiste,  
organise une Grande Conférence Controverse,  
qui aura lieu, salle Ferrer, Bourse du Travail,  
samedi 27 janvier, à 8 heures et demie du soir.  
M. Aymonier, professeur au Lycée Charlema-  
gne, du groupe Espérantiste de Paris, et Pa-  
pillon, du groupe Intersyndicaliste, présenteront,  
le premier, l'Espéranto, et le second l'Ido.

La question est trop importante pour que nous  
croyions utile d'insister davantage auprès des  
camarades pour qu'ils assistent nombreux à  
cette controverse.

### CORBEIL-ESSONNES

Groupe d'Education libertaire. — Réunion sa-  
medi 20 janvier, à 8 heures et demie du soir,  
au siège du groupe, 11, boulevard de Paris, au  
sous-sol, à Essonnes.

### LES LILAS

Laboriste Klubo Idista. — Jeudi soir à 8 h.  
salle de la Mairie, deuxième étage d'Ido.

### SAINT-DENIS

Réunion du groupe les Temps Nouveaux, le  
dimanche 21 janvier, à 10 heures du matin,  
buvette de l'Avenir Social, 17, rue des Ursulines.  
Brochures à distribuer, organisation d'une  
causerie.

Fédération révolutionnaire Communiste. —  
Section de Clichy. — Réunion du groupe le sa-  
medi 19 janvier 1912, à 8 heures et demie du  
soir, 35, rue Martre, Clichy. Discussion entre  
individualiste et communiste.

## VOLUMES

ANARCHISME  
L'Anarchie (Kropotkine) ..... 1 » 1 40  
L'Anarchie, son but, ses moyens  
(Grave) ..... 2 75 3 25  
La conquête du Pain (Kropotkine) ..... 2 75 3 25  
Anarchisme (Elzacher) ..... 3 » 3 50  
Les paroles d'un révolté (Kropotkine) ..... 1 25 1 75  
La Douleur universelle (Sébastien  
Faure), nouvelle édition ..... 2 75 3 25  
La Révolution et l'Idéal anarchique  
(Elisée Reclus) ..... 2 75 3 25  
Œuvres de Bakounine, tomes I, II,  
III, IV et V chaque volume ..... 2 75 3 25  
La Société Future (Jean Grave) ..... 2 75 3 25  
Anarchistes (Mackay) ..... 2 75 3 25  
La Société mourante et l'Anarchie  
(Grave) ..... 2 75 3 25  
L'individu et la Société (Grave) ..... 2 75 3 25  
Les lettres de noblesse de l'Anarchie  
(A. Delacour) ..... 3 » 3 50  
Temps futurs, Socialisme, Anarchie  
(Naquet) ..... 2 75 3 25  
L'Inévitable Révolution (Un Proscrit) ..... 2 75 3 25  
En marche vers la Société nouvelle  
(Commissaire) ..... 2 75 3 25  
Philosophie de l'Anarchie (Malato) ..... 2 75 3 25  
Le socialisme en danger (Domela)  
Socialisme et Anarchisme (A. Ha-  
mon) préface de Naquet ..... 3 » 3 50  
Réformes, révolution (J. Grave) ..... 2 75 3 25  
Psychologie de l'Anarchiste socialis-  
te (Hamon) ..... 2 75 3 25  
Réflexions sur l'individualisme (De-  
valdès) ..... 0 80 1 »

ANTIMILITARISME, ANTIPATRIOTISME  
Leur Patrie (Gustave Hervé) ..... 0 95 1 20  
Guerre et Militarisme (Jean Grave) ..... 2 75 3 25

Groupe d'Etudes, réunion le dimanche 21  
janvier, à 5 heures du soir, au salon du Syn-  
dical, salle première étage. Exposé de thèses  
sur : 1<sup>o</sup> Valeur relative du syndical, le syndica-  
lisme est-il une panacée ? par Bluet ; 2<sup>o</sup> L'ab-  
surdité du syndicalisme, par Constant.

### ANICHE

Groupe d'Etudes. — Réunion le samedi 20  
janvier, à 5 heures du soir, chez Jean-Louis  
Richz, déblatant, rue de l'Eglise. Causerie par  
Bluet sur : « L'Evolution, la Révolution et  
l'Idéal anarchique ».

### BOUYONNE-BIARRITZ-BOUCAU

Groupe d'Education lib. — Samedi à 8 heu-  
res, salle Café de la Citadelle, à Bouyonne. Di-  
manche à 3 heures, salle Clochard, au Boucau.  
Lundi, salle du Cinéma-Palace, à 8 heures, à  
Biarriz ; Conférence d'Ernest Girault :  
Le portefeuille de Mirbeau ;  
Mariage d'argent de bourgeois ;  
Le feu dans la mine de Lecœur.

### MARSEILLE

Groupe international d'Etudes Sociales. —  
Les copains sont invités à se réunir, samedi  
20 courant, à 9 heures du soir, au Bar des Quin-  
quonnes, allées des Capucines, causerie par un  
copain sur « l'Amour libre ».

### HENIN-LIETARD

Groupe Progresso. — Cours tous les mercredis.

### BILLY-MONTIGNY

Idista-Laborista klubo. — Cours tous les ven-  
dredis.

### FOUQUIERES-LEZ-LENS

Laborista klubo. — Cours tous les jeudis.  
(Le camarade qui a adressé la communication  
ci-dessus est prié de donner son adresse pour  
lui envoyer le livre qu'il nous a commandé.)

### BORDEAUX

Groupe d'Education sociale. — Dimanche 21  
au bar du Dragon, 35, rue des Augustins, cau-  
série par Abel qui traitera de : « l'individu et  
la société ».

Fédération communiste révolutionnaire. —  
Groupe des originaires de l'Anjou. Diman-  
che 21, à 2 heures et demie, salle Fabien, 70,  
rue des Archives (3<sup>e</sup>), causerie-contrôle, par  
le camarade l'anguardeau, publiciste, et E. Gui-  
guères, du Libertaire ; La femme et les pré-  
jugés.

Entrée gratuite, les femmes sont particu-  
lièrement invitées.

Soutenir le LIBERTAIRE, c'est affirmer  
sa fermeté dans les principes d'action di-  
recte et d'incompréhension politicienne.

## Petite Correspondance

MOUGEOT, plâtrier, rue Grangeret, à Long-  
wy-Haut (Meurthe-et-Moselle), demande à re-  
venir en relations avec un camarade peintre pour  
avoir renseignements professionnels. Donner  
adresse au journal ou lui écrire.

ARMANDO BORGHI est prié de donner son  
adresse à Mario Borghi, 15, rue Assail, à Nice,  
pour communication importante.

Une personne habitant la campagne, loin de  
toute usine, prendrait enfant ou nourrisson  
de garde. Soins maternels.  
Pour renseignements complémentaires, s'a-  
dresser à Laussonette, 35, rue Bisson, Paris (20<sup>e</sup>).

BRICHTEAU. — N'avons pas reçu coupure  
annoncée.

VAUPOU demande au camarade Accutis de  
passer à la permanence des monteurs-électrici-  
ens ; affaire urgente.

LABROGÈRE. — Article passera prochain nu-  
méro.

CAMARADE DE MENDE. — Je n'ai pas de  
catalogue. Consultez donc celui du Libertaire.

Y-3-L-S, poste restante. — Expédié numéro 2.

HODIMONT-LES-VERVIERS. — Vous devez  
1 fr. 50 pour affranchir. A commander brochure  
au Comité de Défense Sociale. Je compte sur  
vous.

LEGROS, Brignancourt. — Non, les réformis-  
tes et les votards n'ont pas leur place parmi  
nous. Comptons sur vous.

BEGONNET, Saint-Chamond. — J'attends bon-  
ne réponse.

RHITTON, Bruxelles. — Donne-moi une adresse  
pour communication. Lazareff, 48, rue Descar-  
tes, Paris.

## SOUSCRIPTIONS

### POUR LE « LIBERTAIRE »

Mahine, 1 fr. ; Nougéot, 3 fr. ; La famille  
Rousset souhaite que le Libertaire continue sa  
propagande, 1 fr. 25 ; D. à Solleville, 0 50 ;  
Pour faire vivre le Libertaire, par Albin, 2 fr. 10 ;  
Moucheboul, 1 fr. ; Hebdomadaire, 0 50 ; Ma-  
this, 0 50 ; Bellanger, 0 50 ; A bas tous les  
« frères flics », sauveurs Roussel, Felix et Ca-  
mille Charbonnier, 3 fr. ; Coste, petit, faites-en tous  
autant, 0 25 ; Roussel Alf., 1 fr. 25 ; Bouc-  
quet, 2 fr. ; Bourget et la famille Beuard, 3 fr. ;  
Rispail, 0 50 ; C. Marjol, 5 fr. ; X., 5 fr. ; Un  
anarche H. P., 0 25 ; André Debastine, 0 50 ;  
Joseph Roche, 0 50 ; Alf. Charles, 0 50 ; Hu-  
guet Ch., 1 fr. 60 ; Baireu, 2 fr. ; X., 0 50 ;  
Un copain de la J. A., 0 50 ; Brillet, 0 50 ;  
Edouard Blanchard, 1 fr. ; P. Auberbes, 0 50 ;  
G. Laplanche, 0 50 ; Poyré, 1 fr. ; Montluçon,  
0 50 ; J. Laplanche, Lyon, 2 fr. 50 ; X., 2 fr. ;  
Alf. Charles, 0 30 ; C. Charbonnier, 0 50 ; J.  
Lhonnin, 1 fr. ; S. R. P., 5 fr. 50 ; Pierre Mo-  
rin, 1 fr. 50 ; Mathis Emile, 0 30 ; Tison Ar-  
sène, 0 50 ; Merleau, 1 fr. ; X., 0 25 ; E. J.,  
1 fr. ; Casal, 1 fr. ; Mahine, 1 fr. ; Mureu, 1 fr. ;  
Cotisation hebdomadaire, 0 50.

### POUR ROUSSET

Nougéot, 5 fr. ; Blanco, 0 50 ; Marnol, 5 fr. ;  
André Debastine, 0 50 ; Joseph Roche, 0 50 ;  
Ernest Laroche, 0 50 ; Lalroux, cafetier, 0 50 ;  
Montluçon, pour sauver un martyr de la mort,  
2 fr. ; Mureu, 1 fr. ; Un télégraphiste du 13<sup>e</sup>,  
0 50. — Total : 16 fr.

### Vient de paraître

## L'Initiation Sexuelle

par

G. BESSÈDE

(Préface du Docteur L. BRESSELE)

Le premier ouvrage qui apporte aux  
parents un système complet pour ensei-  
gner les jeunes gens, AVEC TOUT LE  
TACT DESIRABLE, sur la génération  
(végétale, animale et humaine), les  
maladies vénériennes, l'hygiène et la  
responsabilité sexuelles

UN VOLUME AVEC  
DESSINS DANS LE TEXTE  
Prix : 3 francs

Envoi franco, contre mandat ou bon  
de poste au nom de l'Administrateur  
du « Bataille Syndicaliste », 10, boulevard  
Magenta.

### UN DOCUMENT

Nous sommes en mesure de livrer une  
gravure représentant le 4<sup>e</sup> Congrès de l'In-  
ternationale, tenu à Bâle en 1869.

Ce document historique contient 43 por-  
traits de congressistes, parmi lesquels :  
Bakounine, James Guillaume, Paul Robin,  
César de Paeppe, Emile Aubry, Varlin,  
Pindy, etc.

Prix de cette gravure : 0 fr. 50. Franco  
0 fr. 60.

### L'imprimeur-gérant :

Emile CARRE,  
15, rue d'Orsel. — Paris.

### EN VENTE AU « LIBERTAIRE »

Toute commande de librairie doit être accom-  
pagnée de son montant en timbres, mandats,  
bons de poste ou toute autre valeur.

Adresser lettres et mandats à l'Administrateur  
du « Libertaire », 45, rue d'Orsel.  
La deuxième colonne indique le prix par la  
poste.

## BROCHURES

### ANARCHISME

Les Martyrs de Chicago ..... 0 05 0 10  
Aux jeunes gens (Kropotkine) ..... 0 10 0 15  
La morale anarchiste (Kropotkine) ..... 0 10 0 15  
Communisme et anarchie (Kropotkine) ..... 0 10 0 15  
L'Etat et son rôle historique (Kro-  
potkine) ..... 0 25 0 30  
Entre Paysans (Malatesta) ..... 0 10 0 15  
Aux anarchistes qui s'ignorent (Ch.  
Albert) ..... 0 10 0 15  
A. B. C. du militant (Lerminier) ..... 0 10 0 15  
L'Anarchie (Malatesta) ..... 0 15 0 20  
L'Anarchie (A. Girard) ..... 0 05 0 10  
Evolution et Révolution (E. Reclus) ..... 0 10 0 15  
Arguments anarchistes (Beaure) ..... 0 20 0 25  
La question sociale (S. Faure) ..... 0 10 0 15  
Les Anarchistes et l'Affaire Drey-  
fus (S. Faure) ..... 0 45 0 20  
Organisation, initiative, cohésion,  
(Jean Grave) ..... 0 10 0 15  
Le patriotisme par un bourgeois,  
suivi des Déclarations d'Emile Henry ..... 0 15 0 20  
Le Congrès anarchiste d'Amsterdam  
Rapports au congrès antiparlemen-  
taire ..... 0 50 0 60  
Les déclarations d'Etievant ..... 0 10 0 15  
Le Communisme et les paresseux  
(Chapelier) ..... 0 10 0 15  
L'esprit de révolte (Kropotkine) ..... 0 10 0 15  
Les Communistes anarchistes et la  
femme (Groupe des E. S. R. I.) ..... 0 10 0 15  
Le communisme et l'anarchisme (E.  
S. R. I.) ..... 0 10 0 15

### ANTIMILITARISME

Le manuel du soldat ..... 0 10 0 15  
La chair à canon (Maurice Devaldès) ..... 0 15 0 20  
Aux conscrits ..... 0 05 0 10  
Le Militarisme (Fischer) ..... 0 10 0 15  
L'antimilitarisme (Hervé) ..... 0 10 0 15  
Colonisation (Jean Grave) ..... 0 10 0 15  
Contre le brigandage marocain ..... 0 15 0 20  
L'enfer militaire (Gard) ..... 0 15 0 20

Grosse en l'air (Girault) ..... 0 05 0 10  
Travailler ne sera pas sonner (Ber-  
ton) ..... 0 10 0 15  
Contre la guerre ..... 0 10 0 15  
Patrie, guerre, caserne (Ch. Albert) ..... 0 10 0 15

### SOCIOLOGIE (SYNDICALISME, ANTIPAR- LEMENTARISME, etc.)

Le syndicalisme révolutionnaire  
(Griffuelhes) ..... 0 10 0 15  
Pages d'histoire socialiste (Tcher-  
kesoff) ..... 0 25 0 30  
La loi des salaires (J. Guesde) ..... 0 10 0 15  
Le droit à la paresse (Lafargue) ..... 0 10 0 15  
Boycottage et sabotage ..... 0 10 0 15  
Le Machinisme (Jean Grave) ..... 0 10 0 15  
Grève et sabotage (Fortuné Henry) ..... 0 10 0 15  
L'A B C syndicaliste (Georg. Yvelot) ..... 0 10 0 15  
La responsabilité et la solidarité  
dans la lutte ouvrière (Nettiau) ..... 0 10 0 15  
Les maisons qui tuent (M. Petit) ..... 0 10 0 15  
Le salariat (Kropotkine) ..... 0 10 0 15  
Le syndicalisme dans la révolution so-  
ciale (Jean Grave) ..... 0 10 0 15  
Le Syndicat (Pouget) ..... 0 10 0 15  
Les lois scélérates ..... 0 25 0 30  
La grève générale (Aristide Briand)  
Syndicalisme et révolution (Dr Pier-  
rot) ..... 0 10 0 15  
Le parti du travail (Pouget) ..... 0 10 0 15  
Le remède socialiste (Hervé) ..... 0 10 0 15  
Le désordre social (Hervé) ..... 0 10 0 15  
Vers la Révolution (Hervé) ..... 0 10 0 15  
Politique et socialisme (Ch. Albert) ..... 0 10 0 15  
L'illusion parlementaire (Laisant) ..... 0 10 0 15  
Si j'avais à parler aux électeurs (Jean  
Grave) ..... 0 10 0 15  
La grève des électeurs (Moucheu) ..... 0 10 0 15  
L'école antichambre de caserne et de  
sacristie (Janvion) ..... 0 10 0 15  
Quelques vérités économiques (Louis  
Blanc) ..... 0 05 0 10  
Une forme nouvelle de l'esprit poli-  
tique (Jean Grave) ..... 0 05 0 10  
La doctrine des Egaux (Extrait des  
Œuvres de Babeuf) ..... 0 05 0 10  
L'action directe (Pouget) ..... 0 10 0 15  
Les bases du syndicalisme (Pouget)  
Les métiers qui tuent (L. et M. Bon-  
naff) ..... 0 10 0 15  
Les Prisons (Kropotkine) ..... 0 10 0 15  
Les Prisons Russes (Vera Figner) ..... 0 15 0 20

### BROCHURES DE L. E. M. BONNEFF

Les Terrassiers, les Employés de ma-  
gasin, les Boulangers, les Chemi-  
nists (2 vol.), les Pêcheurs bretons,  
les Postiers, les Travailleurs du